

À corps perdus

De rouille et d'os, France / Belgique 2012, 1 h 55

Élie Castiel

Number 281, November–December 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67890ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2012). Review of [À corps perdus / *De rouille et d'os*, France / Belgique 2012, 1 h 55]. *Séquences*, (281), 42–43.



DE ROUILLE ET D'OS

À corps perdus

Quelle belle chose de constater, autant pour le public que pour les critiques, que certains cinéastes font leur « meilleur film » à chaque nouvelle proposition. C'est bien le cas de Jacques Audiard qui, après l'édifiant et magnifique **Un prophète**, surprend de mille et une façons avec **De rouille et d'os**. Film primaire, concret, où le corps est omniprésent, filmé avec religiosité, emportement et totalité.

ÉLIE CASTIEL

Ce corps, c'est celui de Matthias Schoenaerts, révélé dans **Bullhead**, entier, robuste, rayonnant de virilité. Et ici, bien plus encore, véritable Goliath parmi les humains. Ce qui frappe davantage, pourtant, c'est qu'il n'en est pas tout à fait conscient; c'est ce qui lui donne sans doute ce *naturel* dévastateur. Et c'est sans doute ainsi que Jacques Audiard l'a voulu. Le cinéaste filme le corps masculin avec une palette charnelle, pleine de sensualité, rarement aussi formidablement exprimée au cinéma.

Ce côté organique du film est confirmé dès le début, alors que nous regardons avancer, dans une rue, sur une route, un homme massif et son fils, le géant et l'enfant, une image qui donne le ton à **De rouille et d'os**, incontestablement l'une des plus belles surprises de l'année en termes de cinéma international.

C'est au sud de la France, au milieu d'un paysage ensoleillé que l'homme, Ali, débarque à l'improviste, donnant à voir son immense carcasse occultant un cœur tendre. Il y a là un sentiment de déjà-vu; ce que fait Audiard, pourtant, dépasse infiniment les clichés habituels. Il offre une adaptation littéraire libre et d'une grande force d'écriture.

Car c'est bien d'une transposition dont il s'agit, tronquée certes, mais qui prend aux tripes de façon purement cinématographique, transposition du recueil de nouvelles de l'auteur canadien Craig Davidson *Rust and Bone: Stories*, en français *Un goût de rouille et d'os*, paru chez Albin Michel en 2005. Il y a dans ce livre quelque chose du domaine de l'initiatique, un face-à-face enivrant entre l'être et le paraître, une description acerbe, crue, d'un réalisme transcendant, parfois même fort douloureux. Pour les besoins du film, les scénaristes Jacques Audiard et Thomas Bidegain ont transformé le récit en empruntant au recueil deux de ses personnages, pour l'occasion transformés. Il y a lui, Ali, boxeur de seconde zone, et elle, Stéphanie, dresseuse d'orques (dans le roman, il s'agissait d'un homme). Ici, ces deux êtres se rencontrent, puis se fondent l'un dans l'autre, s'estompent devant les caprices du hasard, composant comme par magie des personnages cinématographiques d'une richesse insoupçonnée.

De prime abord, Ali et Stéphanie n'ont rien en commun. Ali, qui est venu d'ailleurs avec son fils Sam, cinq ans, tente de trouver refuge chez sa sœur Anna, elle un peu plus chanceuse

PHOTO: Quelque chose du domaine de l'initiatique

que lui. Stéphanie fréquente régulièrement les boîtes de nuit et fait un métier inusité, dresseuse d'épaulards au Marineland d'Antibes. Lors d'une altercation dans une discothèque où Ali a trouvé un boulot comme agent de sécurité, elle est blessée. Ali la raccompagne. Cette première rencontre qui, en principe, aurait dû être la dernière s'incline devant le hasard, le destin, qui, au cinéma, métamorphose le quotidien et donne à la fiction ses lettres de noblesse. Un accident au travail casse littéralement la belle jeune femme en deux. Comme s'il s'agissait d'une punition biblique, d'un châtiment du ciel. Ce qui entraînera une deuxième rencontre, celle des corps justement: celui de la belle, meurtri, brisé dans son intégrité, désespéré, celui d'Ali, immense, tentant de se plier à la fragilité du premier et de reconforter.

Pour Audiard, il y a là un pari, une gageure de mise en scène qui place la fiction au milieu des écueils, des failles inattendues, auxquels nous sommes tous confrontés. Quel beau conte pour adultes arrivés à leur maturité, défiant la vie tout en l'acceptant, faisant face aux épreuves, se résignant tout en luttant!

Stéphanie est donc blottie dans son fauteuil, le visage transformé par les cernes, vivant dans l'obscurité. Ali est impliqué dans des combats de boxe à mains nues où tous les coups sont permis. Leur rencontre verra le langage des corps prendre une tournure extraordinaire. Pour Ali, le handicap physique de la belle n'est pas un obstacle; au contraire, c'est l'occasion de faire face, un combat qui lui demande d'adopter une conduite qui ne vient pas de règles écrites, mais des impulsions, de l'instinct, primordiale. Il y a là *correspondance* de l'âme et des corps. Cela donne à Stéphanie le goût de (re)mordre à la vie, et permet au réalisateur d'élaborer l'une des séquences les plus belles et émouvantes du film, alors que la jeune femme, les mains levées au ciel, fait face à ses bourreaux animaliers à travers une vitre protectrice. Il y a là une métaphore libératrice et rédemptrice qui atteste que l'une des vraies missions du cinéma est de transcender la vie.

Contrairement à ses films précédents, *De rouille et d'os* se démarque surtout par l'absence voulue de personnages unidimensionnels. Esquissés selon une technique manifestement minimaliste, les protagonistes vivent constamment selon les inconstances de l'existence, ses confrontations, ses fragilités, ses élans, ses flux et ses reflux.

Chez Jacques Audiard, c'est l'audace qui compte : oser transmuter les corps, réinventer les codes du comportement, se soustraire au bon plaisir du hasard. Et puis une langue, un vocabulaire pour s'exprimer, pour échanger. Pour le cinéaste, et d'autant plus dans *De rouille et d'os*, c'est avant tout un apprentissage, celui d'une morale. Ali est rudimentaire, physique, entier. Son approche de la langue est uniquement utilitaire, car il n'a guère le choix. Il s'exprime surtout avec son corps et Audiard le sait trop bien. Lorsque, face à la délicatesse de la nouvelle anatomie de Stéphanie, le miracle s'accomplit, nous sommes témoins d'une séquence prodigieuse dans les couloirs d'un hôpital où les mots *catharsis* et *dénouement* s'incarnent littéralement; Ali trouve enfin sa raison d'être, pour le meilleur ou pour le pire. Filmer l'ailleurs par le biais de la fiction, c'est aussi donner au corps, au temps et à l'espace, les composantes de leur poignante filiation.

Film surprenant, choc, d'une rigueur extraordinaire, d'une maîtrise exemplaire, *De rouille et d'os* confirme à quel point Jacques Audiard est arrivé à parfaire son art, prouvant une fois de plus son statut de véritable auteur.

■ France/Belgique 2012 — **Durée:** 1 h 55 — **Réal.:** Jacques Audiard — **Scén.:** Jacques Audiard, Thomas Bidegain, d'après le recueil de nouvelles *Rust and Bone*, de Craig Davidson — **Images:** Stéphane Fontaine — **Mont.:** Juliette Welfling — **Mus.:** Alexandre Desplat — **Son:** Brigitte Taillandier — **Dir. art.:** Yann Megard — **Cost.:** Virginie Montel — **Int.:** Marion Cotillard (Stéphanie), Matthias Schoenaerts (Ali), Bouli Lanners (Martial), Corinne Masiero (Anna), Céline Sallette (Louise), Armand Verdure (Sam), Océane Cartia (la baby-sitter), Jean-Michel Correia (Richard), Yannick Choirat (Simon), Irina Coito (la prof d'aérobique) — **Prod.:** Jacques Audiard, Martine Cassinelli, Pascal Caucheteux — **Dist./Contact:** Métropole.

